

élèves qui ne soit resté mon ami, et je ne connais pas de tâche plus belle, mieux faite pour rendre heureux, que celle de former des maîtres capables de préparer pour le pays des citoyens éclairés et pénétrés de leurs devoirs. Enfin, durant les quatre années où j'ai enseigné l'histoire de France à l'École Alsacienne, j'ai cru, au milieu de la pétulante marmaille qui m'entourait, être le papa de cette ribambelle d'enfants intelligents et dociles. Pendant cette vie d'enseignement déjà longue, je n'ai trouvé chez mes chefs et mes collègues que de la bienveillance et de l'amitié ; chez mes élèves, que du respect et de l'affection.

Si pourtant on me forçait à dire à quel moment je me suis senti le plus complètement heureux dans mon activité, où j'ai eu le plus conscience d'être à la hauteur de ma tâche, où j'ai été le plus sûr et le plus joyeux des résultats de mon enseignement, à quel moment cela m'a le plus amusé et charmé d'être professeur, je crois que je dirais : c'est pendant les quatre années où j'ai fait la classe d'histoire aux enfants de huitième et de septième à l'École Alsacienne.

Il y a pour cela bien des raisons. D'abord, la date de mon entrée à l'École Alsacienne coïncide avec un temps où la vie m'a paru particulièrement souriante et belle. On était sorti de l'effroyable cauchemar de la guerre et de la Commune : on voyait la France se relever peu à peu de ses ruines avec une vitalité incroyable : il y avait de tous côtés une immense bonne volonté, une émulation à servir la patrie blessée et mutilée, on parlait de la régénérer sans provoquer ni sourires ni soupirs. L'armée se reconstituait rapidement. L'industrie nationale était en pleine activité : nos ennemis étaient assez effrayés de nos progrès pour y voir des menaces de revanche.

On élaborait de tous côtés des projets de réforme scolaire

qui devaient faire une âme nouvelle à la France vaincue et préparer au suffrage universel des électeurs dignes d'exercer leur redoutable mandat. Des hommes courageux se mettaient à l'œuvre sans attendre que les théoriciens eussent achevé leurs programmes. M. Godard risquait toute sa petite fortune dans la création de l'École Monge. Quelques braves gens réussissaient à réunir une centaine de mille francs pour offrir aux enfants chassés de l'Alsace par la guerre et l'annexion une école qui serait pour eux comme une image du pays natal. Que de belles espérances nous avons mises dans l'École Alsacienne ! Elles ont été en partie réalisées. Notre École a été une des plus actives ouvrières de la réforme de l'enseignement secondaire. Mais combien nous sommes restés loin de nos rêves de 1874 ! Tout alors nous parlait de progrès, de confiance, d'union de tous les cœurs pour l'œuvre commune. On ne laissait alors que la haine, on n'était intolérant que pour l'intolérance. On croyait voir naître une république héroïque, pure et généreuse, athénienne par l'esprit et chrétienne par le cœur.

A ces belles espérances de citoyen et de patriote, se joignaient pour moi des joies personnelles qui me faisaient trouver le ciel plus bleu, les arbres plus verts, les hommes meilleurs. Je venais de me marier, et quand je demandai à l'excellent M. Rieder de me confier l'enseignement de l'histoire en huitième et en septième, ce n'était pas seulement parce que, comme Alsacien et comme partisan des réformes scolaires, je croyais devoir apporter à l'École une contribution en nature, faute de pouvoir l'apporter en argent, mais c'était aussi parce que je croyais devoir mériter mon bonheur en faisant quelque chose d'utile pour les autres. J'allais pouvoir exercer avec les bambins de l'École mes facultés paternelles encore inoccupées. J'y faisais mon apprentissage.

Ce qui achevait de rendre cet enseignement délicieux, c'est qu'il était gratuit, du moins les deux premières années. Je sais bien que les fonctions de professeur ne sont jamais assez bien payées pour qu'on les recherche pour le vain appât du lucre, et que mes deux mille francs à l'École des Hautes Études, mon seul traitement d'alors, n'enrichissaient guère. Mais j'étais à l'âge où l'on compte les écus pour peu de chose, et le temps pour rien du tout. On a une vie infinie devant soi pour réaliser tous les rêves de la première jeunesse, et l'on croit disposer de forces inépuisables. Il est si bon alors de travailler pour le plaisir, pour l'honneur, pour le bien tout court ! J'étais bien sûr, comme cela, d'en donner à mes élèves pour plus que leur argent.

Enfin j'éprouvais dans mes cours de l'École Alsacienne un sentiment que je n'ai pas toujours eu ailleurs, celui de réaliser aussi complètement que possible le programme que je m'étais proposé. A l'École des Hautes-Études, à l'École Normale, j'ai toujours la conscience de ne pas savoir assez bien moi-même ce que je dois enseigner, de n'avoir pas eu le temps d'approfondir suffisamment les questions que je traite, de ne pas apporter à mes leçons de critique historique assez de précision, à mes leçons de pédagogie assez de clarté. A l'École Alsacienne, j'étais sûr d'en savoir plus qu'il n'était nécessaire pour mes petits élèves, de choisir juste ce qu'il fallait à leurs jeunes esprits ; je leur parlais d'abondance, librement, comme dans une conversation sérieuse et gaie, d'ami à amis, de père à enfants. J'éprouvais une sorte d'allégresse, dans ces leçons, à leur raconter la belle et héroïque légende de notre France, à leur apprendre tout ce qu'elle a fait de grand dans le monde, à la leur faire aimer dans tout ce qu'elle a de noble et de charmant, à leur enseigner aussi à être juste envers ses

voisins, ses rivaux et même ses ennemis, à les préparer à devenir de bons serviteurs du pays.

J'avais pu fixer moi-même mon programme et ma méthode. Je donnais deux heures de leçons par semaine en huitième et deux en septième. Pour éviter la perte de temps que cause la dictée d'un résumé, je remettais au professeur d'écriture un court résumé de chaque leçon. Il le reproduisait au tableau dans sa classe, comme modèle d'écriture. J'étais sûr ainsi que tous les élèves avaient un cahier d'histoire admirablement écrit, sans fautes d'orthographe dans les noms propres; l'application qu'ils avaient apportée à écrire les résumés les leur gravait dans la mémoire. J'exigeais en effet que les résumés fussent sus par cœur. Le premier quart d'heure de la leçon était consacré à des interrogations sur la leçon précédente; puis je parlais pendant une demi-heure sur la leçon du jour, dont mes élèves avaient déjà le résumé dans leur cahier, et ils m'écoutaient sans prendre de notes. Je m'efforçais de leur rendre bien vivants, bien clairs les faits que le résumé avait notés d'un mot bref. Je les choisissais peu nombreux, mais significatifs, et je réussissais, je crois, à les rendre intéressants, amusants même, par la familiarité du récit et la précision du détail. Pendant le dernier quart d'heure, je questionnais les élèves sur ce que je venais de leur raconter pour m'assurer qu'ils avaient tous bien compris et retenu l'essentiel. C'étaient les moins éveillés ou les plus étourdis, ou ceux dont je savais la mémoire lente ou rebelle, que j'interrogeais alors de préférence, afin d'être sûr d'avoir atteint mon but. Dans les interrogations du commencement de la classe, j'avais soin, au contraire, d'interroger successivement tous les élèves. Comme ils étaient peu nombreux, quinze à vingt au plus, chacun était interrogé une fois chaque semaine.

A la fin du trimestre je passais deux classes entières à la revision de tout ce que nous avions vu pendant les trois mois écoulés; à Pâques et à la fin de l'année, quatre classes étaient consacrées à une interrogation générale sur le cours. J'ai eu cette satisfaction de constater, et les parents qui assistaient à ces interrogations le constataient avec moi, que tous les élèves, sans exception, avaient retenu et compris tous les points essentiels qui leur avaient été enseignés, et qu'ils sortaient de la septième connaissant tous, d'une manière élémentaire, leur histoire de France.

Nous vivions si familièrement, si intimement ensemble, que je connaissais le fort et le faible de chacun d'eux, que leurs natures d'esprit comme leurs figures sont restées gravées dans ma mémoire. Je les revois encore, quand je pense à ces heureuses années, dans le paisible cadre de verdure de la petite cour de l'avenue Vavin : je revois le gros d'Andecy et le maigre Matter, l'un aujourd'hui négociant, l'autre magistrat distingué; Pierre Parrot, à la mine éveillée et gamine, Espagne, à la figure résolue et attentive; les voilà maintenant tous deux brillants officiers de cavalerie; Dupont, dont les douces allures de petite fille ne me faisaient guère prévoir en lui un futur officier de marine; et le sage Georges Friedel, et le remuant Georges Grimaux, et les Rey, et les de Morsier, les Kergomard et les Saglio, les de Coppet et les Subert.

Je me rappelle mille petits épisodes de leur vie d'écoliers. Vous souvenez-vous, Auburtin, du jour où vous arriviez en retard et où vous répondiez à M^{lle} Rieder, qui vous grondait de vous être attardé au Luxembourg : « Oh! Mademoiselle, les roses sentaient si bon! » On pouvait déjà deviner en vous l'artiste qui crée aujourd'hui de si originales peintures décoratives. Et vous, Pagès, irréprochable Pagès, vous souvenez-

vous de l'effroyable crise de larmes que je vous ai causée un jour en vous donnant un mauvais point, je ne sais plus pourquoi. C'était le premier mauvais point que vous eussiez jamais mérité (et encore l'aviez-vous mérité ?) ; vous vous croyiez à jamais déshonoré. J'ai effacé votre mauvais point, et votre réputation d'élève modèle est restée immaculée. Sur les quatre-vingt-douze élèves qui ont passé alors par mes mains, il en est bien peu dont le souvenir ne me soit encore présent, et il n'en est pas un seul qui m'ait laissé un mauvais souvenir. J'avais bien involontairement mes préférences, que je tâchais de ne pas laisser voir ; mais s'il en est quelques-uns avec qui je me sentais des liens de sympathie particuliers, je puis dire qu'ils m'ont tous été chers. Je ne puis songer sans émotion à ceux que la mort a enlevés (peu nombreux, grâce à Dieu, mais dont la perte a été cruelle). Dunkel, Géraud, Cléry ; et je pense avec une vraie joie aux succès que la plupart de mes petits élèves ont obtenus dans les carrières variées où ils sont entrés. Je vois parmi eux une demi-douzaine d'officiers, un marin, deux pasteurs, trois ou quatre peintres, deux chimistes, quatre ou cinq ingénieurs, trois ou quatre médecins, un magistrat, deux diplomates, trois professeurs, un artiste dramatique, un très grand nombre d'industriels et de commerçants, et pas un raté. Cela me prouve qu'ils ont reçu à l'École Alsacienne une éducation robuste et saine qui a dirigé la plupart d'entre eux vers les carrières pratiques. La carrière militaire est la plus largement représentée après les carrières pratiques, et l'on ne peut s'en étonner dans une école qui a dû sa fondation même à une pensée toute patriotique. Elle n'a pas créé de fausses vocations littéraires, elle n'a pas été une pépinière de déclassés ; mais elle a donné à l'Université des serviteurs excellents, et j'éprouve quelque

orgueil à constater que les trois professeurs sortis des générations dont j'ai été le maître sont trois professeurs d'histoire. Après leur avoir appris l'histoire de France en huitième et septième, je les ai retrouvés l'un à l'École Normale, Pagès, et les deux autres, Pariset et Kergomard, à la Sorbonne. Deux d'entre eux se sont disputé la première place à l'agrégation d'histoire, l'un en 1888, l'autre en 1889. Mes collègues de l'École Normale et de la Sorbonne ne m'en voudront pas si j'ai la vanité de penser que mes humbles leçons de l'École Alsacienne ont été pour une petite part dans leur vocation et leur succès.

GABRIEL MONOD.

Membre de l'Institut.

LA SECTION CLASSIQUE A LA RUE D'ASSAS

1876-1881

La section classique de l'École Alsacienne a séjourné pendant cinq ans dans une maison située au n° 92 de la rue d'Assas. En me recueillant pour rappeler les souvenirs personnels que cette période évoque en moi, je les vois accourir en foule, gracieux, souriants, et je ne crains pas de dire que le sentiment de joie sereine et réconfortante qu'ils me font éprouver sera partagé par tous les survivants de cette époque d'épanouissement et d'espérance.

Il y a vingt-deux ans. Les maisons élégantes de l'avenue de l'Observatoire n'étaient pas encore construites : l'ancienne pépinière était un désert abrupt. La rue d'Assas, dans cette partie, n'était construite que d'un côté. Au numéro 92, entre deux maisons neuves annonçant l'invasion du Paris moderne

dans ces tranquilles parages, on voyait un mur couronné de vigne vierge au-dessus duquel se balançaient les frondaisons d'arbres antiques. Au bout du mur, une petite porte s'ouvrait discrètement, et donnait accès dans une longue allée entièrement recouverte par un berceau de lierre. Et quand on était au bout du jardin, en face de la maison, ce n'était point fini encore. De l'autre côté, entre deux murs de près de cent mètres de long, une avenue conduisait à la rue Notre-Dame-des-Champs. A droite et à gauche, des jardins, de grands arbres, et le sifflement des merles, et le murmure du vent dans les branches. Que sont devenus, hélas ! ces asiles de verdure en plein Paris ? mais où sont les neiges d'antan ?

Au milieu de tout cela, et bien dégagée dans une clairière, s'élevait la maison, habitée jadis par la famille Devéria. Elle était adossée au nord à d'autres bâtiments, et ouvrait portes et fenêtres sur le levant, sur le midi et sur le couchant, de façon à ne point perdre, du matin au soir, un rayon de soleil. Rien de l'architecture scolaire : c'était une bonne maison bourgeoise, vaste, simple, mais assez cossue, où l'on sentait qu'une famille patriarcale avait pris toutes ses précautions pour vivre au large. Quand la section classique de l'École Alsacienne s'y installa, en novembre 1876, le directeur et les siens se réservèrent le second étage : au rez-de-chaussée et au premier, salons, salles à manger, chambres à coucher furent transformés en classes.

Mais, quelle que fût la séparation établie entre le domaine scolaire et le domaine privé, on se sentait toujours comme entouré par la famille, qui ne songeait point à se dissimuler ni à se désintéresser de la vie de l'École. Et c'était déjà là une chose nouvelle, qui rompait heureusement avec une longue tradition. Nous autres jeunes professeurs, enfants de



LA SECTION CLASSIQUE, 92, RUE D'ASSAS

l'internat, nous nous rappelions combien étaient épaisses les barrières qui nous séparaient, quand nous étions écoliers, de la vie de famille. Pour nous surveiller, pour nous instruire, pour nous servir, nous ne voyions que des hommes, des fonctionnaires. Pourtant le proviseur, le censeur, l'économiste étaient mariés, avaient des enfants... On ne voyait jamais une femme dans nos couloirs. La présence de la femme du proviseur, même à l'infirmerie, eût été considérée, dans ces temps austères, comme inconvenante. Aussi ne parlait-on de ces êtres à part qu'avec un mystère qui n'était pas toujours respectueux. Rien de tel dans notre jolie maison de la rue d'Assas, où il n'était pas rare de rencontrer des dames, des jeunes filles au jardin, dans l'escalier, dans nos classes même les jours d'examen; nul ne s'en étonnait : c'étaient les amies de la famille du directeur, c'étaient les mères, les sœurs de nos écoliers. Que dirai-je de la joyeuse leçon de danse qui bien souvent me causa des distractions pendant mes soirées de travail, ou des ébats d'une nombreuse jeunesse, par les soirs d'été, dans le vaste jardin ?

Le directeur de l'École, M. Rieder, au lieu de se tenir à l'écart afin de trôner dans une majesté factice, recherchait au contraire tous les moyens de se rapprocher de ses élèves, de leurs parents, et aussi de ses professeurs. Nous ne nous aperçûmes jamais qu'il y perdit rien en marques extérieures de respect ; mais il y gagnait beaucoup, comme un vrai père de famille, en autorité morale, et l'on peut dire que jamais influence personnelle ne fut plus grande. Jamais, pour ainsi dire, il ne donnait un ordre : il suggérait une idée, il mettait un projet en discussion, il admettait les objections, et cependant rien ne se faisait qui ne fût conforme aux idées très nettes qu'il avait sur le but à atteindre et sur les moyens d'y

parvenir. Et ce n'étaient point toujours des discussions en règle, dans des réunions convoquées à cet effet; c'était un mot dit en passant, pendant une récréation, une conversation cordiale à sa table ou en face d'une tasse de thé; on se sentait adopté par lui, on faisait vraiment partie de sa plus étroite intimité.

Ce mélange piquant d'autorité et de bonhomie chez le directeur accomplissait de vrais miracles. D'abord il sut attirer et grouper autour de lui une pléiade de jeunes professeurs du plus haut mérite: qu'il me suffise de citer des humanistes ou des historiens comme Bougier, Bauzon, Créhange, Godet, Mehouas, Krebs, Humbert, si prématurément enlevé à l'affection de ses amis et au brillant avenir qui l'attendait; des savants comme Max Bonnet, Châtelain, H. Laurent, Hanriot, Bémont, de la Blanchère; des écrivains et publicistes comme Moireau, Judet, Bourget. Et quand ils furent groupés, cette cordialité communicative, avec laquelle ils étaient reçus, fit d'eux des serviteurs dévoués à qui l'on pouvait demander des choses qui étaient bien nouvelles alors et qui eussent semblé monstrueuses ailleurs: surveiller les élèves pendant les entrées, les sorties, les récréations; les accompagner au gymnase Pascaud; faire des leçons dans les musées, après avoir traversé la moitié de Paris avec une vingtaine d'enfants en rangs! Tout cela s'exécutait gaiement, parce que ces jeunes hommes, venus des points les plus opposés de l'horizon, se sentaient gagnés par la bonne volonté générale. De sorte que la cordialité de l'accueil accomplissait du premier coup et sans violence ce qui ailleurs est le fruit de longues années de patience, l'unité, la cohésion du corps enseignant. Tous se sentaient également chez eux, associés pour une belle œuvre. De là cette bonne entente qui

ne se démentit jamais, et ces chaudes amitiés que le temps a cimentées : j'en appelle aux souvenirs des survivants de ces temps lointains, où il n'était pas admis, quand on sortait ensemble de l'École le matin, qu'on se séparât : aussi, quels joyeux déjeuners !

Mais c'est sur les élèves surtout que se faisait sentir cette influence bienfaisante. L'expérience tentée par l'École Alsacienne touchait à son moment le plus difficile, non seulement pour l'application des méthodes d'enseignement, mais encore pour l'établissement du nouveau régime de discipline que l'on rêvait. Comment faire vivre et travailler en paix, sans penums, sans retenues, sans séquestre, des élèves de l'enseignement secondaire, des garçons de douze à dix-huit ans ? La volonté de tous les fondateurs de l'École était formelle : rien que par la liberté, et en vue de la liberté ; par conséquent, nulle contrainte inutile, nulle intervention de la violence, aucune punition matérielle, punitions et récompenses purement morales. Cela paraissait à bien des gens du dehors, et même à quelques professeurs nouveaux venus, une pure utopie. Je me souviens que l'un de nous déclarait que ce système tout platonique n'aurait jamais prise sur les élèves des classes supérieures. Un jour, il eut la satisfaction de s'entendre désigné en termes injurieux, en traversant le Luxembourg, par un élève à qui il avait donné une *observation* : il fut convaincu de l'efficacité de la punition. C'était toute une révolution introduite dans nos mœurs scolaires.

Je ne veux pas dire par là que tous nos écoliers fussent de petits saints ; l'anecdote que je viens de rapporter prouve qu'ils étaient parfois capables de mouvements d'impatience et même de révolte. A dire vrai, ils pouvaient sembler au premier abord moins disciplinés que des internes. Nos *mouve-*

ments étaient loin d'être silencieux ; nos récréations étaient bruyantes ; il se faisait beaucoup d'espiègeries ; mais jamais de complots, ni de machinations surnoises, ni de conciliabules malsains, jamais la faute honteuse et dégradante. Les plus grands écarts de nos écoliers, même envers leurs maîtres dont ils sont tous, en fin de compte, demeurés les amis, étaient ceux de ces enfants dont parle La Bruyère, de ces enfants drus et forts d'un bon lait qu'ils ont sucé, qui battent leur nourrice.

D'ailleurs, qu'aurions-nous été capables de faire, si nous n'avions pu compter sur la bonne volonté, sur l'activité, sur l'énergie de chacun de nos écoliers ? Songez qu'il fallait avoir du courage, en ce temps-là, pour se confier à nos mains. Le baccalauréat, le sacro-saint baccalauréat comportait encore comme épreuve fondamentale, à côté de la version latine, le discours latin ! Or, l'École Alsacienne, éprise des choses plutôt que des mots, des réalités plutôt que des formes, affichait la prétention de supprimer, ou tout au moins de réduire singulièrement ce qu'elle appelait des exercices de luxe : vers latins, thèmes, discours latins ! Eh bien ! telle était la confiance qu'ils avaient en nous, qu'ils ne craignaient pas de nous suivre dans les voies nouvelles que nous leur tracions ; il faut se hâter d'ajouter qu'ils en étaient amplement récompensés par le succès final.

Il n'y a pas lieu d'insister ici sur ce qu'il y avait d'original dans le plan d'études et dans les méthodes employées à l'École Alsacienne ; on trouvera cet exposé dans d'autres parties de cette publication. Mais ce que je puis dire, c'est l'entrain, l'ardeur, la foi avec lesquels on les appliquait et qui les rendaient tout particulièrement efficaces. Une méthode, quelque ingénieuse qu'elle soit, risque, faute de vigilance,

de devenir bien vite une routine, même entre les mains de celui qui la croit bonne. Qu'arrivera-t-il quand elle sera employée par quelqu'un qui n'y croira pas? Rien de tel n'était à craindre à cette époque de jeunesse et de vie. Chacun de nous se donnait à son travail de toute son âme, et cherchait chaque jour à se perfectionner. Les élèves le sentaient et nous suivaient avec joie, de sorte que de part et d'autre nous donnions notre maximum d'effort. Nos méthodes étaient bonnes sans doute, mais notre état d'esprit était meilleur encore.

On voit une trace de cette activité dans les monographies qui furent publiées en vue de l'Exposition de 1878. Notre directeur nous avait donné l'exemple par une fort intéressante étude sur Comenius, imprimée à la suite de son troisième rapport (juillet 1877). Dans le courant de l'année, il réclama de chacun de nous un exposé de son enseignement. Ces courtes notices étaient l'objet de longues conversations préalables, puis de discussions fécondes. Je viens de les relire : quelques-unes sont fort originales, toutes sont intéressantes et ont le ton de la sincérité la plus complète.

Les cinq années qui s'écoulèrent ainsi furent, pour notre École, particulièrement heureuses : notre succès s'affirmait de jour en jour, et l'avenir nous appartenait. Le nombre de nos élèves s'accroissait d'une façon régulière et réjouissante : notre section classique (sans compter la classe de sixième qui était rattachée à la section élémentaire et continuait à vivre avenue Vavin), s'éleva d'une quarantaine à près de cent. Notre succès au baccalauréat fut éclatant, nous recevions de toutes parts les meilleurs encouragements, et nous vivions d'une vie intense, sans avoir besoin de la secousse des événements du dehors.

A deux reprises cependant, nous fûmes directement en contact avec le monde extérieur, et nous nous en tirâmes à

notre honneur. La première fois, ce fut lors de l'Exposition de 1878. Il y avait quelque hardiesse, pour une école qui était en pleine période d'organisation, à tenter de se mesurer avec tant d'établissements dont l'autorité était consacrée. A quoi bon, disaient quelques amis timorés, attirer l'attention sur vos essais, sur vos tâtonnements? Attendez d'être solidement établis. Mais notre directeur et notre Conseil d'administration ne l'entendirent pas ainsi, et déclarèrent que, dès ses premiers pas, l'École Alsacienne devait être prête à soutenir toutes les luttes. On organisa donc une exposition. Quelle exposition! On ne sait de quoi s'étonner le plus, de sa modestie ou de sa hardiesse. L'espace qui lui était réservé avait juste 1 mètre de large. En haut, on voyait deux vues peintes en grisaille : la maison de l'avenue Vavin et celle de la rue d'Assas. Au-dessous un cartonnet contenait les rapports du directeur, les notices des professeurs, les programmes, et puis, en grande quantité, des devoirs d'élèves, des travaux de toute sorte, déposés tels qu'ils avaient été faits, avec une entière sincérité. L'examen de ces cartons excita l'hilarité de beaucoup de gens; d'autres se contentaient de sourire; mais les pédagogues avisés s'aperçurent qu'il y avait là quelque chose de fécond, et M. Rieder reçut les témoignages de sympathie les plus précieux. Beaucoup d'étrangers furent frappés de l'originalité de notre régime, et nous reçûmes la visite de savants venus de presque tous les pays du monde, particulièrement de Suisse, d'Allemagne, de Russie, de Hongrie, de Finlande, de Suède et de Norvège. Le jury de l'Exposition accorda à l'École Alsacienne une médaille de bronze¹.

1. En 1889 l'École était hors concours, le directeur faisant partie du jury des récompenses. Plus tard, elle a eu des succès à d'autres expositions. En 1894, à Lyon, elle a obtenu un « diplôme de Grand Prix ».

VILLE DE LYON

REPUBLIQUE FRANÇAISE
EXPOSITION UNIVERSELLE & COLONIALE

1894

CLASSE B

Diplôme de Grand Prix

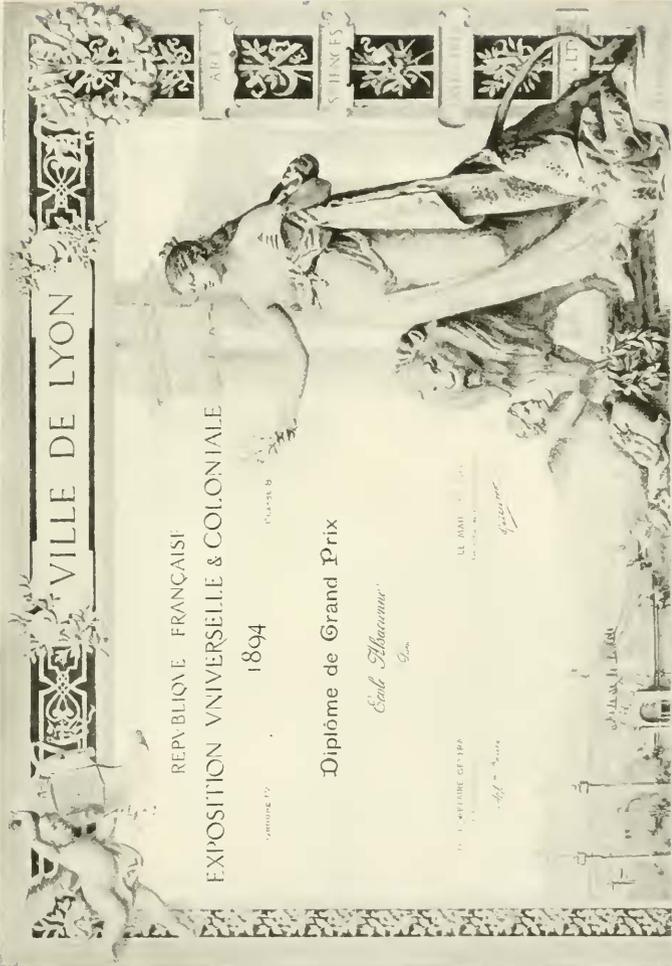
Paul Albacanne
Gen

LE DÉPÔT A ÉTÉ FAIT

LE 20 MARS 1894

LE MARQUE DÉPOSÉE

LE 20 MARS 1894



VIRTUTE DVCE COMITE FORTVNA

LENGREY & Co

La deuxième fois que l'École put se rendre compte qu'elle s'était fait une place assez considérable dans le monde, c'est quand elle fut visitée officiellement par le ministre qui fut à la fois un homme de progrès et un grand patriote, Jules Ferry. Je me souviens encore du sentiment de fierté que j'éprouvai en recevant à notre petite porte de la rue d'Assas, pour le conduire au cabinet du directeur, le ministre accompagné des principaux directeurs de son ministère, et de notre ami M. Gabriel Monod. Aucune manifestation ne les attendait. Ainsi l'avait désiré notre visiteur; il tenait à nous voir dans notre vie de tous les jours. Avec la plus grande cordialité, il vint s'asseoir dans chacune de nos classes, écoutant les professeurs et interrogeant lui-même les élèves. Il nous accorda les éloges les plus flatteurs, et il voulut bien dire à notre directeur, à quelque temps de là, qu'il avait beaucoup puisé chez nous pour le régime nouveau qu'il voulait établir dans l'Université. C'était pour notre École, qui n'eut jamais d'autre ressort que le patriotisme le plus désintéressé, la plus glorieuse des récompenses.

Mais nos locaux devenaient trop étroits. Le nombre des élèves augmentait chaque année, et l'on avait eu beau construire une annexe à la maison de la rue d'Assas, on ne pouvait plus les loger. Aussi attendait-on avec impatience de pouvoir occuper les nouveaux bâtiments où l'École Alsacienne est installée aujourd'hui, et qui se construisaient grâce à un emprunt contracté parmi les amis de notre œuvre. Cette décision n'avait pas été prise sans de longues et graves discussions. Plusieurs de nos amis, satisfaits des succès obtenus par la section élémentaire et nos premières classes de latin, voulaient que l'École restât ce qu'on appelle ailleurs un *progymnase*, et que, pour les classes supérieures, elle envoyât

ses élèves au lycée. D'autres, au contraire, faisaient observer que le défaut de concordance entre nos programmes et ceux des lycées¹ risquait de donner de nos élèves, au début, une impression fautive et fâcheuse, qui découragerait leur zèle et compromettrait pour l'avenir notre recrutement; que d'ailleurs il importait au bon renom de notre École, à la réussite éclatante de la doctrine qu'elle soutenait, de livrer à la société des jeunes gens entièrement formés par elle. Cette dernière opinion, défendue avec une chaleur communicative par l'illustre doyen de la Faculté de médecine, M. Wurtz, avait fini par rallier tous les suffrages.

Donc l'École Alsacienne, loin d'être décapitée, allait prendre possession des vastes et beaux locaux qu'on lui préparait. Les ouvriers de la première heure, tout en saluant de tous leurs vœux cet heureux changement, ne purent s'empêcher cependant, au moment de quitter les ombrages de la rue d'Assas, de jeter un regard de regret sur la modeste maison qui avait vu la période la plus féconde en efforts qu'eût traversée notre École. Désormais, nous professerions dans de vraies classes, dans de vrais laboratoires; nous n'aurions plus qu'à suivre les méthodes et les programmes élaborés avec tant de soin; tout devenait plus facile. Pourtant nous sentions que notre succès même et le couronnement de nos efforts allait enlever quelque chose à notre joie, à notre belle santé morale. C'est que l'effort par lui-même est attrayant, et qu'il arrive au hardi pionnier, habitué à se frayer son sentier la hache à la main, de s'ennuyer sur la grande route. Certes, la vie toujours active que l'on mène à l'École Alsacienne n'a permis à personne de se laisser aller à cette sorte d'ennui;

1. Depuis 1880, le rapprochement s'est fait presque complètement entre les deux programmes.

mais il n'en est pas moins vrai que la période héroïque de son histoire était close.

E. MARTY,

Professeur à l'École Alsacienne.
Ancien sous-directeur de la Section classique.

VICTOR HUBERT

1874-1878

Il est une figure qui appartient au passé à jamais disparu de notre École et que nous ne saurions omettre dans cette fête du souvenir : c'est celle de Victor Hubert. Resté seulement quatre ans parmi nous, de 1874 à 1878, Hubert y a marqué sa place par son enseignement comme par ses qualités personnelles, et il date une époque de notre développement.



VICTOR HUBERT

Né à Haguenau, en 1847, après de fortes études dans sa ville natale, puis à Sainte-Barbe, il quittait le collège peu avant la guerre, simple bachelier comme tant d'autres. Comme tant d'autres aussi, il prit la seule voie praticable alors aux jeunes gens attirés vers l'enseignement, quand l'École Normale ne s'ouvrait pas pour eux; il devint maître auxiliaire au lycée de Strasbourg, puis au lycée de Bordeaux.

Mais il n'était pas à craindre que l'ambition, naturelle à son âme, tournât en révolté contre la destinée ce lettré débutant ainsi péniblement dans la vie. Il était de cette forte race d'Alsace, patiente sous la discipline qu'elle accepte ; et ses instincts naturels, fortifiés par l'éducation, donnèrent à son corps délicat l'énergie de s'évader par le travail seul de la situation modeste que lui faisait le sort. Professeur à Blaye en 1874, il prend bientôt sa licence ès lettres, et revient dès 1872 à Paris enseigner l'allemand à l'École Lavoisier et à Sainte-Barbe.

A Paris, il devait aller naturellement aux hommes qui avaient au cœur, comme lui, la chaude espérance de refaire l'enseignement en France, et par l'enseignement l'âme de la jeunesse. L'École Alsacienne s'ouvrait alors comme un atelier de ce travail de rénovation et, à côté de M. Braeunig, la section classique se fondait sous la direction du vénéré M. Rieder. Victor Humbert y fut de la toute première équipe du personnel enseignant. Chargé de professer la géographie, c'est lui qui a établi cet enseignement à l'École ; c'est lui qui, ouvert aux idées du temps, en a fait (méthode originale alors) un enseignement par la vue et par la démonstration au tableau. Nous formions tous, aux côtés de M. Rieder, comme une famille sous les yeux de son chef indulgent et confiant, parce qu'il sait tout son monde animé du même esprit dont il est le foyer. Et, grâce au rapprochement de l'âge, des idées, du labeur quotidien, nous devenions des amis plus encore que des collègues.

Humbert était peut-être le plus liant de tous. Je vois encore ce grand garçon, au corps maigre, en apparence tout d'une pièce, où vivait cependant l'esprit le plus souple et le plus avisé ; sa tête allongée, dégarnie de bonne heure et penchée habituellement en avant, gardait volontiers une mine grave

dans l'enjouement de la conversation ; mais les yeux gris s'allumaient facilement d'un éclair de malice, et des lèvres minces sortait une voix chantante où l'accent natal scandait les saillies et armait de mordant l'humour alsacien. Nullement scholar, il avait gardé de ses fortes études la curiosité de l'esprit. C'était chez lui comme un point d'honneur d'être averti et de travailler sans cesse à achever la politesse d'esprit acquise par la pratique des lettres ; il mettait une sorte de pudeur à ne pas s'enfermer dans une science spéciale, et il prétendait paraître simplement un homme cultivé avant de faire figure d'érudit.

Cette libre attitude dénotait non pas un sot dilettantisme, ni l'affectation d'un ridicule dédain pour son métier, mais le puissant attrait et le goût passionné de la vie dans sa variété la plus diverse. Son enseignement, à mesure qu'il en devenait plus maître, lui ouvrait du champ sur le monde entier, et l'effort, alors confiant, de la France vers la liberté, vers la justice, vers la réparation qu'elle sentait lui être due, le portait à s'essayer de toutes parts. En même temps qu'il compose en collaboration avec M. Jost, son beau-frère¹, d'excellents petits livres d'enseignement élémentaire, il prépare pour l'École un matériel de géographie, il rédige des chroniques de Paris pour un journal étranger, il fait connaître dans la *Revue bleue* un poète finlandais, Runeberg. Toute cette activité s'accroît encore pendant l'Exposition de 1878. Et quand il apprend l'organisation d'un voyage de touristes autour du monde, il saisit avec ardeur cette occasion d'agrandir son esprit et de rapprendre la géographie par une vue directe des continents et des mers. Dans ce premier essai du tourisme instructif, Humbert ne figurait pas comme un banal spectateur : il

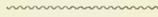
1. Aujourd'hui inspecteur général de l'enseignement primaire.

devait, à chaque pays nouveau, en donner une idée à ses compagnons de bord par des conférences et résumer dans un tableau d'ensemble ce que les escales et les excursions leur offriraient en détail.

L'échec de ce voyage de la *Junon* fut fatal à Humbert. Parti avec une santé déjà compromise, il lui fallut revenir sans ses compagnons, sur un bateau qui lui rendit pénible la longueur de la traversée; et, en touchant au Brésil, il fut atteint de la fièvre jaune qui l'emporta en quelques jours. Il mourut, à l'âge de 31 ans, en plein Océan, du terrible fléau; et le vaisseau ne put ramener ses restes à sa famille et à ses amis. — Le souvenir de cette nature fine, délicate, ouverte à tous les sentiments affectueux, l'exemple de son activité infatigable, des pages dispersées dans les journaux¹ et revues, voilà le seul trésor que nous ayons pu garder de cette vie utile et si bien employée dans sa brièveté.

GASTON CRÉHANGE,

Professeur à l'École Alsacienne.



L'ÉCOLE ALSACIENNE CHEZ ELLE

DIRECTION

109, rue Notre-Dame-des-Champs.

SOUS-DIRECTION

128, rue d'Assas.

En 1881, la section classique fut obligée de quitter le numéro 92 de la rue d'Assas, afin de céder la place à l'usine Marinoni.

1. Ses correspondances du voyage de la *Junon* ont été insérées au *National*.

Le 9 juin, elle s'installa dans les beaux bâtiments élevés par M. Auburtin.

La section élémentaire la rejoignit bientôt. Depuis cette époque, l'École entière (elle a aujourd'hui trois sections), se trouve abritée sous le même toit.

Notre immeuble, avec ses belles salles de classe, ses trois



grandes cours, son gymnase, occupe une superficie de quatre mille vingt-quatre mètres carrés. Il s'étend du 109 rue Notre-Dame-des-Champs, où demeurent le directeur et M. Marty avec ses élèves, jusqu'au 128 de la rue d'Assas, où reste le sous-directeur avec les jeunes gens qui lui sont confiés.

NOS ÉLÈVES

Nous avons aujourd'hui 83 élèves, dans les quatre classes de la section élémentaire; 124 élèves, dans la section classique; 58 élèves dans la section classique moderne; soit un total de

265 élèves, chiffre qui n'a plus été atteint depuis 1882-1883, où nous avons 283 élèves inscrits.

A la dernière session d'examens (juillet-août 1897), nous avons présenté, aux différentes épreuves du baccalauréat, 48 candidats. Un candidat a été admissible, 40 ont été reçus soit 84,4 p. 100.

La moyenne de nos élèves reçus n'a jamais été inférieure à 75 p. 100.



M. TH. BECK

NOS PROFESSEURS¹

1897-1898

Direction :

MM. BECK (Th.), agrégé de l'Université, directeur.
 BRAEFNIG (F.), instituteur, sous-directeur.
 GRISIER (E.), instituteur, économiste.

1. Voir : Liste générale des professeurs.

Section élémentaire :

- MM. SÉNÉCAL, instituteur, professeur de dixième.
 VEDEL, instituteur, professeur de neuvième.
 BAUER, instituteur, professeur de huitième.
 DE SAINT-ÉTIENNE, instituteur, professeur de septième.
- M^{lles} RISLER (M.), agrégée de l'Université, professeur d'allemand.
 LOGEROT (J.), certificat d'aptitude à l'enseignement de l'allemand,
 professeur-adjointe d'allemand.
- MM. BECKER (MICHEL), instituteur, professeur d'allemand.
 RIEDER (MARCEL), professeur de dessin.
 PIERNÉ (Ch.), professeur de solfège.
 DELSAHUT, professeur de gymnastique; avec deux moniteurs.

Section classique :

- MM. RIQUET, licencié ès lettres, professeur de sixième.
 TEXIER, bachelier ès lettres, professeur de cinquième.
- MM. ESTÈVE, licencié ès lettres, professeur de quatrième.
 MARTY (Ed.), agrégé de grammaire, professeur de troisième.
 KREBS, licencié ès lettres, professeur de seconde.
 SHRVEN, ancien élève de l'École normale, agrégé des lettres, professeur de rhétorique.
 STEEG (Tu.), agrégé de philosophie, professeur de philosophie.
 WAHART, agrégé des langues vivantes, professeur d'allemand.
 BECKER, professeur d'allemand.
 DESSAIZE, certificat d'aptitude, professeur d'anglais.
 CULTRI (P.), agrégé d'histoire, professeur d'histoire (en congé).
 MONIOT (A.), agrégé d'histoire, professeur d'histoire.
 CRÉHANGE, agrégé d'histoire, professeur d'histoire et de géographie.
 PAUVERT, licencié ès lettres, professeur d'histoire et de géographie.
 GEORGET LA CHESNAIS (P.), licencié ès sciences, professeur de mathématiques.
 SÉNÉCAL, professeur de mathématiques.
 ERBAIN, licencié ès sciences, professeur de sciences physiques.
 DAUPHIN, licencié ès sciences, professeur de sciences physiques.
 LAVAUX, licencié ès sciences, préparateur.
 D^r BETTERER, professeur agrégé à la Faculté de médecine, professeur de sciences naturelles.
 D^r LOISEL, docteur ès sciences, professeur de sciences naturelles.

- MM. PIERNÉ (Ch.), professeur de solfège.
 DE LA CHEVREUSE (J.), directeur de l'enseignement du dessin à vue.
 RIEDER (MARCEL), professeur de dessin à vue.
 DELSAHUT, professeur de gymnastique ; avec deux moniteurs.

Section classique moderne :

- LE MOINE, licencié ès lettres, professeur de français.
 PAUVERT, licencié ès lettres, professeur de français, d'histoire et de géographie.
 WAHART, agrégé des langues vivantes, professeur d'allemand.
 BECKER (MICHEL), professeur d'allemand.
 DUSSAUZE, certificat d'aptitude, professeur d'anglais.
 LE BRUN, licencié, professeur d'anglais.
 MONIOT, agrégé d'histoire, professeur d'histoire.
 PERCHOT, docteur ès sciences, professeur de mathématiques.
 COMBE, agrégé de l'enseignement spécial, ancien élève de l'École normale supérieure, professeur de mathématiques.
 URBAIX, licencié ès sciences, professeur de sciences physiques.
 DAUPHIN, licencié ès sciences, professeur de sciences physiques.
 LAVAUX, licencié ès sciences, préparateur.
 Dr LOISEL, docteur ès sciences, professeur de sciences naturelles.
 SÉNÉCAL, instituteur, professeur de calligraphie.
 GRISIER, instituteur, professeur de comptabilité.
 KELLER, professeur à l'École normale primaire supérieure de Saint-Cloud, professeur de dessin géométrique.
 DE LA CHEVREUSE (J.), professeur de dessin à vue.
 DELSAHUT, professeur de gymnastique ; avec deux moniteurs.

Interrogateurs :

- MM. ADAM (P.), docteur ès sciences, ancien professeur de l'École, interrogateur de sciences.
 ANDOYER, chargé de cours à la Faculté des sciences, interrogateur de mathématiques.
 BOUGIER, agrégé de l'Université, ancien professeur de l'École, interrogateur d'histoire et de géographie.
 DIETZ, ancien élève de l'École normale, agrégé des lettres, ancien professeur de l'École, interrogateur de lettres.
 MARCHEIX, ancien professeur de l'École, interrogateur de philosophie.
 ROUX (E.), commandant, interrogateur de mathématiques.

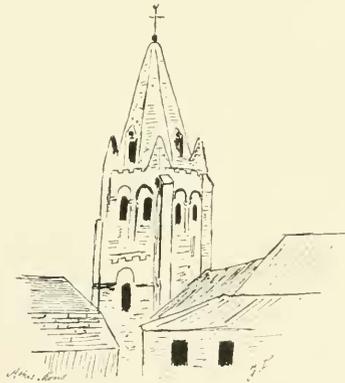
*
* *

Du mois d'octobre 1873 jusqu'à la fin de cette 25^e année scolaire un grand effort a été accompli au profit de l'enseignement secondaire, libre, laïque. Un bel exemple a été donné de ce que peut l'initiative privée.

Nous souhaitons ardemment que notre chère École vive et prospère, qu'elle modifie ses programmes d'enseignement suivant les circonstances, mais qu'elle reste fidèle à la pensée de ses fondateurs. Ils l'ont voulue auxiliaire utile de l'Université, ardente, agissante, donnant une éducation à la fois libérale et morale, formant des Français respectueux de tout ce qui est respectable, et défenseurs convaincus des droits de la conscience.

F. BRAEUNIG,

Sous-Directeur de l'École.





INAUGURATION DE LA NOUVELLE ÉCOLE¹

LE 9 JUIN 1881

M. PAUL BERT

L'inauguration solennelle des nouveaux bâtiments de l'École Alsacienne a eu lieu le 9 juin 1881, sous la présidence de M. Paul Bert. *Pro scientia et patria*, telle avait été la devise des fondateurs de l'École; on ne pouvait donc mieux s'adresser qu'à l'illustre savant et au grand patriote dont le souvenir restera vivant dans l'histoire de notre pays. Dans un magistral discours, il a tracé les caractères essentiels de notre maison, dont l'aspect souriant répond si bien à l'esprit qui règne parmi ses habitants. En rappelant les origines de l'École Alsacienne, il a rendu hommage à ceux qui, en l'appelant à la vie, ont été inspirés par de nobles pensées et de généreux sentiments. « En faisant œuvre de patriotes, vous avez fait œuvre de pédagogues. » Et il ajouta ces paroles qui ont été couvertes d'applaudissements : « Votre œuvre a peut-être dépassé vos prévisions, sinon vos désirs. Tant il est vrai qu'à ceux qui aiment profondément la patrie, tout

1. Voir *Inauguration des nouveaux bâtiments*, brochure, librairie Gerf, 1881.

le reste est donné par surcroît! Oui, vous avez fait œuvre de pédagogues. Et avec quelle utilité! quelle efficacité! Ah! l'Université a besoin d'établissements semblables au vôtre. Vous n'êtes pas des concurrents voulant, comme on a osé le dire, lui disputer l'âme de la France! Vous êtes des auxiliaires de l'Université, faisant pour elle des expériences qu'elle ne peut et peut-être ne doit pas tenter elle-même.»



M. PAUL BERT

En parlant des réformes tentées par l'École Alsacienne dans le domaine de l'enseignement et de l'éducation, l'orateur la félicite du fond de son cœur d'avoir résolu avec succès un problème pédagogique de la plus haute gravité.

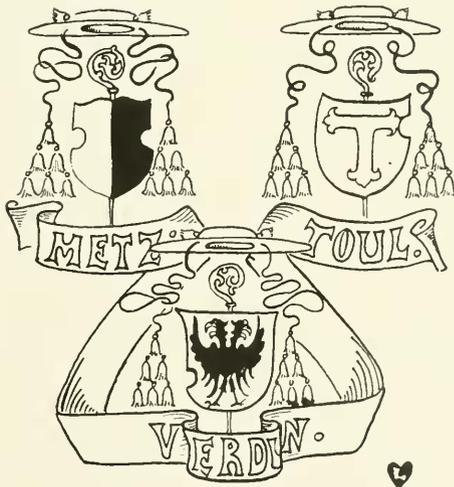
« Je veux parler de vos relations avec vos élèves, de votre discipline et de ses conséquences, de vos ré-

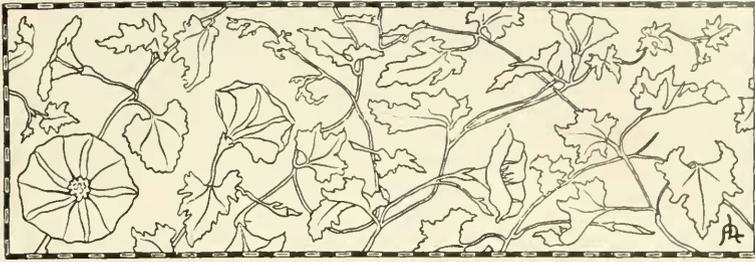
compenses et de vos punitions. Ici vous êtes bien en avant de l'Université, et je ne sais vraiment quand elle vous suivra... Et ce que j'admire le plus en tout ceci, ce sont vos récompenses. Plus de concours, plus de prix! Vous avez eu les premiers le courage de supprimer cet appareil vaniteux et sonore. — L'ensemble de vos notes s'applique à *toutes* les branches du savoir, à tous les incidents de la vie scolaire. Vous ne vous efforcez pas d'établir une hiérarchie trop souvent illusoire, parfois injuste, toujours puérite. Et quand arrive le jour du jugement public, vous dites, avec une simplicité qui a sa grandeur : Ceux-ci ont *très bien* fait, ceux-ci

ont *bien*, ceux-ci ont *assez bien* fait leur devoir. Vous enseignez ainsi à l'enfant qu'il faut l'action suivie et persistante, le bon vouloir et le bon agir de tous les instants. »

En l'absence d'une véritable distribution de prix, il n'y avait pas à l'École Alsacienne de séances solennelles de fin d'année. Les mentions avec diplômes étaient remises aux élèves dans l'intimité de la classe, nous pourrions dire dans l'intimité du foyer. En 1887 seulement, le Conseil d'administration, pensant qu'il y avait quelque chose d'un peu sec et brusque dans cette manière de se séparer et qu'une réunion des parents et amis, des maîtres et élèves était de nature à créer un courant de forte sympathie, décida de les réunir à l'École, le dernier jour de l'année scolaire.

TH. BECK.





NOS SÉANCES DE FIN D'ANNÉE

I

DISCOURS DES PRÉSIDENTS

Depuis 1887, il y a eu tous les ans, dans les derniers jours de juillet, une séance officielle présidée par une personnalité éminente du monde politique ou universitaire. C'était, c'est encore une affirmation éloquente des liens qui unissent notre institution à l'État et à l'Université. Ces messieurs ont donné à l'École Alsacienne un témoignage précieux et encourageant de leur estime et de leur confiance. Ils ont admirablement caractérisé ses vues et ses tendances, affirmé nettement ses ambitions et ses efforts en même temps que sa raison d'être et rendu un éclatant hommage au désintéressement, à l'esprit de sacrifice et de solidarité des fondateurs et des amis de l'œuvre. C'est bien le moins qu'ils occupent une place d'honneur dans ce livre d'or où sont consignés tant de vives impressions et de chers souvenirs.

M. F. BUISSON

M. F. Buisson, conseiller d'État, directeur de l'Enseignement primaire au Ministère de l'Instruction publique, aujourd'hui professeur à la Sorbonne, a présidé notre première séance de fin d'année. Il s'est acquitté de sa tâche en père de

famille, en ami de l'école, en homme aux idées larges et généreuses, avec l'autorité que donnent l'expérience et la haute conscience.



M. F. BUISSON

Il n'est pas surprenant que M. Buisson, qui s'est dévoué tout entier à l'éducation du peuple, ait été frappé des efforts qu'on faisait à l'École Alsacienne pour créer un foyer d'édu-

cation. « Ce qui me frappe, c'est cette ambition continue de faire ici autre chose que de l'enseignement, d'y faire de l'éducation, parce que l'enseignement, même le meilleur, ne vise que l'intelligence; l'éducation entreprend de faire l'homme tout entier. C'est ici l'originalité de l'École. On ne s'en est pas tenu aux idées générales; c'est par le détail qu'on s'est appliqué à faire de l'École elle-même un milieu éducatif, un milieu où il est impossible que l'enfant vive sans en recevoir de toutes parts, à son insu, des impressions et des influences dont chacune contribue à son éducation. »

M. Buisson a très bien caractérisé, en termes simples et

chamants, le système éducatif employé à l'École pour développer la personnalité morale chez l'enfant, pour encourager ses efforts, pour lui enseigner l'art de se gouverner, pour « lui apprendre l'idéal ».

Que ne puis-je reproduire les accents patriotiques que l'âme ardente de M. Buisson a fait vibrer à la fin de son discours ! « Cette maison semble s'élever, tout exprès, pour tenir tête à un mot impie : la force prime le droit. Cette École s'est fondée comme une école de protestation contre la théorie du fait accompli et de la résignation passive... On est arrivé ici à combattre jusque dans les plus innocentes manifestations de la vie scolaire, tout ce qui semble appeler le culte du succès, tout ce qui détourne de l'idée pure du devoir. »

C'est sous l'empire d'une émotion aussi vive qu'était impatiente la joie des plus petits qu'on s'est dit : au revoir, après cette belle fête.

M. ERNEST LAVISSE

L'année suivante, le 28 juillet 1888, c'était encore un membre de l'Université qui présidait la solennité : M. E. Lavisso, le savant et éloquent professeur de la Sorbonne, l'ami de la jeunesse universitaire, l'écrivain de premier ordre qui a fait une étude spéciale de la question d'Alsace et qui s'y adonnera avec passion tant qu'elle ne sera pas résolue selon le droit et la justice.

M. Lavisso a fait une comparaison des plus spirituelles entre le système d'instruction d'autrefois et celui d'aujourd'hui ; il a parlé de ses expériences personnelles et n'en a été que plus intéressant. « Nous avons fait à notre propre éducation un procès sévère, qui nous en a révélé tous les

défauts et les lacunes. Nous avons voulu que vous fussiez élevés mieux que nous, et que ce qui nous avait manqué vous fût prodigué. De là des réformes scolaires, le zèle que nous y avons apporté, mais aussi les excès où nous sommes tombés. » Ces excès étaient inévitables, et l'on a fait, depuis, des efforts sérieux, mais insuffisants encore, pour concilier l'éducation classique avec nos besoins modernes. M. Lavissee signale,



M. ERNEST LAVISSEE

avec l'autorité qu'on lui connaît, deux erreurs capitales qui pèsent encore sur les esprits : « Nous semblons croire que les études finissent avec le collège, et pour y enseigner le tout de chaque chose, nous avons mis les collégiens au régime de l'encyclopédie. Nous prétendons de plus que toutes les études soient vérifiées et contrôlées par l'examen.

L'enseignement secondaire est non pas la fin, mais une préparation ; non pas la bataille elle-même, mais la gymnastique qui fait le bon soldat. » Le maître parle d'or quand il ajoute : « L'enseignement secondaire, par cela même qu'il est une gymnastique, doit tenir compte des aptitudes de chacun. Soumettre tous les esprits à un régime uniforme, c'est faire violence à la nature. *Dans toutes les maisons d'éducation, chaque écolier doit être mis en observation jusqu'à ce qu'il soit bien connu.* Traiter chacun pour soi, selon ses besoins personnels, c'est le grand devoir de l'éducateur. »

C'est précisément ce qui se fait à l'École Alsacienne, où

chaque élève est l'objet d'une attention particulière, même d'un traitement spécial, et cela surtout dans le domaine de l'éducation morale. M. Lavisse a fait ressortir ce caractère de l'École lorsqu'il s'est adressé à ses jeunes auditeurs : « Ici l'éducation a été placée au même rang que l'instruction, et même à un rang plus élevé, qui est le sien. Vos caractères sont cultivés avec le même soin que vos esprits ; chez vous, du maître à l'élève, l'intimité intellectuelle se fortifie par l'intimité morale... Vos maîtres veulent former des esprits ouverts, alertes, des caractères fermes, des volontés vertueuses, afin que les esprits honorent l'intelligence française, que les caractères et les volontés défendent la France contre tous les attentats. Cette maison, fondée dans une pensée pieuse, ne pouvait se proposer une ambition moindre. Ici, plus que partout ailleurs, on sent le besoin de préparer la jeunesse à l'avenir et d'espérer en cet avenir. » Chacun a emporté de cette fête, dont les derniers moments ont été consacrés à la vaillante Alsace, de puissantes et bienfaisantes impressions.

M. JULES STEEG

En 1889 le Conseil d'administration s'est adressé à M. J. Steeg, alors député de la Gironde. M. Steeg ne s'est jamais fait prier lorsqu'il s'agissait de défendre une bonne cause par la parole ou par l'action, aussi s'est-il empressé de ravir quelques instants à ses nombreuses occupations pour présider la séance du 27 juillet. Nous avons été sous le charme d'une improvisation où la simplicité et l'élégance de la forme le disputaient à la sincérité, à l'élévation du fond. M. Steeg parlait comme il pensait, c'est-à-dire avec autant d'esprit que de cœur et de conscience. Il a affirmé d'abord qu'il faut, dans

l'enseignement secondaire, laisser une large place à l'initiative privée où l'on tâche de frayer la voie au progrès, et il a rendu à l'École Alsacienne un précieux témoignage en disant : « Vous avez cherché, vous avez trouvé, on vous a suivis. L'Université avait fait quelques efforts timides, quelques essais, et vous, plus courageux, plus hardis, plus libres de vos mouvements, vous avez été plus loin, vous avez été plus vite,



M. JULES STEEG

ni trop loin ni trop vite. C'est que vous avez procédé en cette matière avec cette audace tranquille, avec cette sagesse et cette patience inébranlables qui caractérisent l'esprit alsacien, ou plutôt qui procèdent d'une raison sûre d'elle-même. »

M. Steeg a trouvé une haute inspiration dans la pensée des fondateurs de l'École. « Vous avez voulu

faire œuvre de patriotes et de moralistes : vous n'avez pas seulement visé à faire des jeunes gens plus instruits ou mieux instruits, vous avez eu, je crois, une ambition plus haute, celle de faire des hommes et de former des caractères. »

L'orateur a montré comment l'instruction tout entière, par son développement graduel, peut et doit être en même temps une œuvre d'éducation, et il a parlé de cette œuvre d'éducation familiale à l'École Alsacienne en termes aimables et émus. « Le désir de mon enfance, vous le réalisez ici. Ici c'est une grande famille, où l'on est content, heureux, où l'on

s'aime, où l'on est libre, une famille où l'on chante. Ah ! quel progrès des temps ! Il faut s'en réjouir et surtout en féliciter ceux qui ont su le conquérir. — Il n'y a pas d'œuvre plus française que la vôtre, Messieurs, car vous travaillez au relèvement et à la prospérité de la France... En présence d'une si noble entreprise, nous ne pouvons pas, nous, patriotes et républicains, ne pas adresser ici, devant ce public, à ceux qui ont osé mener à bien une œuvre comme celle à laquelle nous applaudissons aujourd'hui ; nous ne pouvons pas ne pas leur adresser l'expression de notre profonde reconnaissance, et ne pas former le vœu que leur pensée soit largement comprise, que les familles répondent à leur appel, que votre groupe s'étende et grandisse ; plus il grandira, plus il y aura d'heureux enfants dans cette maison et de bons citoyens dans l'avenir. »

M. Steeg nous a été récemment enlevé, mais le souvenir de cet homme de bien, plein de force et de tendresse, restera vivant dans nos cœurs et au sein de notre École !

M. JULES SIEGFRIED

Le député du Havre, M. J. Siegfried, succéda en 1890 au député de Bordeaux. Celui qui devait être quelque temps après ministre du Commerce avait entouré l'École Alsacienne, dès son origine, de sa plus chaude sympathie. Nous étions heureux d'entendre la parole simple mais convaincue de cet éminent représentant de la démocratie française, de cet homme droit et intègre qui s'est tant dépensé à guérir les plaies sociales et qui s'y dépense encore. Dès le début de son discours il a fait une importante déclaration : « C'est l'honneur de l'École Alsacienne d'avoir, la première en France, pris l'initiative de

réformes dont la valeur a été hautement reconnue, car l'enseignement public n'a pas hésité à les accepter. Vous avez conquis par là, Messieurs, les droits les plus sérieux à la reconnaissance des pouvoirs publics, si ce nom d'École Alsacienne porté si noblement ne vous assurait pas déjà toutes leurs sympathies. »

En homme pratique et très soucieux de l'avenir de la France



M. JULES SIEGFRIED

au point de vue économique, M. Siegfried s'est montré préoccupé de l'instruction de nos futurs hommes d'affaires, industriels et négociants, et il a félicité l'École Alsacienne d'avoir tenté de réaliser des progrès dans ce sens. « S'il importe que la France maintienne fermement ses traditions de haute culture, il ne me paraît pas moins

nécessaire qu'elle soit fortement armée pour cette grande lutte économique dont les conséquences sociales sont si considérables. Si la France ne veut pas être désarmée, il faut qu'elle offre à sa jeunesse cette nouvelle éducation classique où sera perpétuée la tradition du génie et de la grandeur de la patrie par l'étude approfondie de sa langue, mais où seront enseignées aussi ces connaissances qui font l'homme moderne, cet homme qui *sait* et qui *voit*. »

L'assemblée a partagé l'émotion de M. Siegfried lorsque, s'adressant à la jeunesse, il a souhaité qu'elle fût laborieuse, énergique, persévérante, qu'elle eût un idéal élevé et au fond

du cœur le sentiment du devoir, afin de faire honneur à l'École qui, « seule en France, porte le glorieux nom de l'Alsace. »

M. MICHEL BRÉAL

En 1891, ce fut M. Michel Bréal qui, le 30 juillet, nous fit l'honneur de nous présider. C'était un des premiers collaborateurs de l'École et l'un des partisans les plus décidés des réformes qu'elle a tentées. L'illustre membre de l'Institut qui répand au Collège de France les trésors de sa science, avait jeté un cri d'alarme dans un livre qui a été fort remarqué, et il n'a pu que seconder de son approbation et de ses conseils ceux qui mettaient ses vœux à exécution. En



M. MICHEL BRÉAL

s'adressant à ses jeunes auditeurs, il leur a expliqué « l'inspiration dont leur École était sortie ». « L'École Alsacienne est le fruit d'un examen de conscience comme en font les convalescents. La malade, c'était la France. Elle était encore toute meurtrie de la grande crise de 1870. Il faut le dire à l'honneur des hommes qui parlèrent et agirent à ce moment : leur première préoccupation, celle qui domina toutes les autres, ce fut le souci de la jeunesse. Former des hommes capables de suffire à la tâche redoutable qui leur serait léguée, des hommes de cœur et de tête, de vrais citoyens d'un État libre, voilà ce que chacun se proposait, et c'est de la rencontre de ces désirs

ardents, de ces volontés tournées au bien, de ces patriotiques espérances qu'est née votre École. Le nom qu'on lui a donné résumait tout cela... L'École a continué de marcher dans la voie qui lui avait été tracée; son conseil, ses maîtres et ses directeurs sont restés fidèles à la pensée initiale. »

Un sentiment de solidarité s'est ainsi établi; il a été partagé par bien des parents dont la collaboration constante et le concours effectif ne nous ont jamais manqué; il s'est même affirmé dans les sphères gouvernementales. « On l'a encore vu l'an dernier, quand le nom de l'École Alsacienne a été prononcé au Parlement; il n'y a plus eu, à ce moment, ni partis politiques, ni différences d'opinions: la droite, le centre et la gauche se sont trouvés subitement d'accord pour donner à cet enfant des jours d'épreuve, au nom de la nation, le moyen de continuer son existence et de se maintenir au rang qu'il avait conquis. » C'était une bonne journée de plus à enregistrer dans les annales de notre chère École!

M. BURDEAU

La séance solennelle du 29 juillet 1892 n'a pas présenté un moindre intérêt; c'est M. Burdeau, ministre de la Marine et des Colonies, qui l'a présidée. M. Burdeau, dont la mort prématurée a été pour notre maison une perte sensible, nous avait donné des preuves non équivoques de sa bienveillance et du prix qu'il attachait à notre œuvre. Nous étions fiers de le posséder à ce moment, non seulement parce qu'il était au faite du pouvoir, mais parce qu'il avait donné à la jeunesse française un grand exemple par son labeur opiniâtre, sa volonté énergique et sa persévérance invincible. Ses affirmations faites en quelque sorte au nom des pouvoirs publics ont été

accueillies avec enthousiasme. « L'École Alsacienne subsistera, parce qu'elle est digne de subsister. Elle subsistera parce que les familles qui lui ont donné leurs enfants lui maintiendront sa confiance, et elle subsistera parce que l'État lui-même a intérêt à ce qu'elle dure et à ce qu'elle prospère... Pour ma part, rien ne m'inquiéterait plus, moi, universitaire par mes origines et par mes attachements, que de voir l'Université à elle seule diriger toute l'éducation nationale... C'est avec satisfaction que j'ai un peu relâché de cette sévérité financière nécessaire à la Chambre, pour inviter mes collègues à aider quelques établissements libres qui voulaient bien accepter, en échange de vivre sous son contrôle, d'être les auxiliaires de l'Université et de la compléter par la liberté de leurs tentatives, par la hardiesse de leurs essais, par l'originalité de leur direction. »



M. BURDEAU

M. Burdeau a été frappé de l'aspect particulier de nos séances de fin d'année qui ne sont pas des distributions de prix, et il semblait pencher nettement vers le système en vigueur à l'École Alsacienne. « Votre système consiste à ne pas inviter l'élève à porter ses efforts sur une branche déterminée d'instruction. Ici, on recherche le bon équilibre des facultés, on veut l'effort lent, continu, persévérant, portant sur tous les points à la fois; on veut que la conscience de l'élève soit satisfaite, bien plus encore que sa fierté; on le

prépare à être un homme qui, sur tous les points où le devoir l'appellera, saura répondre : présent ! et qui sera en mesure de faire face à toutes ses obligations. »

Ce système « rendra service à notre pays », qui a besoin d'hommes tenaces, énergiques, résolus à ne pas reculer et capables de tous les efforts. La péroraison patriotique de M. Burdeau a été accueillie avec enthousiasme.

M. LÉON BOURGEOIS

Nous sommes au 29 juillet 1893; la salle de gymnastique, en habit de fête, est remplie de monde. C'est l'ancien Ministre de l'Instruction publique, M. Léon Bourgeois, qui venait occuper le fauteuil présidentiel, précédé de sa réputation de puissant orateur, d'éminent homme d'État et d'ami convaincu de l'École, à laquelle il avait confié son fils.

M. Léon Bourgeois a toujours pensé que l'État devait favoriser ou seconder les établissements libres laïques animés de l'esprit qui domine l'École Alsacienne. Aussi, faisant allusion au concours matériel que le gouvernement nous a si généreusement prêté, il s'est exprimé en ces termes : « Votre cause était gagnée d'avance, et il a suffi que le beau nom d'École Alsacienne fût prononcé pour que dans le Parlement, sans distinction de partis, sans débats, l'unanimité se fit aussitôt : hommage solennel rendu par les représentants de la nation à la haute pensée qui a inspiré vos fondateurs et qui, silencieuse et puissante, donne la vie à votre maison. L'État, en vous aidant à traverser une heure difficile, n'a pas fait seulement œuvre de sentiment, il a fait œuvre de raison et d'intérêt bien entendu. »

Il ne faut pas oublier que c'est M. Léon Bourgeois qui,

cédant à de justes préoccupations, a créé l'enseignement classique moderne. Nous avons essayé de lui donner ce caractère de culture libérale et désintéressée qui existait dans la pensée de son auteur, tout en le conformant aux exigences de la société moderne. L'orateur nous en a remercié et nous a loué « d'avoir établi entre les élèves des deux enseignements une communauté de vie véritable, les mêlant aux mêmes jeux, les réunissant dans les mêmes associations, les plaçant sur le pied d'une parfaite égalité, si bien qu'au lieu de détruire, par la création nouvelle, l'unité morale de l'école, nous l'avons rendue plus vivante ».

M. Léon Bourgeois, dans les visites qu'il faisait autrefois à l'école, au moment des examens, avait remar-



M. LÉON BOURGEOIS

qué l'entrain, l'ardeur et l'allégresse communicative des élèves, et il s'était demandé qu'elle pouvait bien être la cause de ces allures sereines, de cette vie joyeuse. « En analysant tous les petits faits qui m'avaient frappé, je reconnus bien vite qu'à tous ces effets il y avait une cause commune : ces maîtres *aimaient* leurs élèves et, par une conséquence naturelle, ces enfants *aimaient* leurs maîtres ; avec leurs maîtres, ils aimaient leur classe, leur école, leurs travaux, leurs devoirs, et, insensiblement, sans le savoir eux-mêmes, ils arrivaient à aimer *le devoir*. »

Toutes les mains se sont tendues vers l'orateur lorsque,

pour terminer son beau discours, il a fait cette solennelle déclaration : « En faisant œuvre d'éducateurs et de moralistes, vous avez, avant tout, vous souvenant du passé douloureux et préparant avec foi l'avenir, voulu faire œuvre de patriotes, et la France, la France tout entière, vous m'entendez bien, vous en est reconnaissante. » Éclatant témoignage qui nous a remplis de joie et de confiance !

M. MARCEL DUBOIS

Après l'homme politique, c'est un professeur de la Sorbonne qui a bien voulu présider notre réunion de famille, le 28 juillet 1894. M. Marcel Dubois, professeur de géographie coloniale, est un homme d'énergie initiative, qui s'intéresse vivement à la jeunesse studieuse et qui est surtout préoccupé de l'expansion, de la prospérité, de l'avenir de notre pays. Il avait depuis longtemps donné des preuves touchantes de sa sollicitude pour notre œuvre en venant interroger nos élèves et stimuler leur zèle. M. Marcel Dubois s'est déclaré heureux de « rendre justice à la curieuse éducation que les fondateurs de l'École ont résolu de mettre en vigueur ici, et de les citer en exemple à tous les amis de la jeunesse française. »

Il a fait ressortir un des caractères essentiels de l'École, c'est-à-dire les rapports qu'elle entretient avec les familles de ses élèves. « Vos maîtres, jeunes amis, ont l'ambition de n'être que les collaborateurs de vos familles ; et vos parents en viennent à se demander, sans jalousie ni inquiétude, si l'on ne vous aime pas autant ici qu'à la maison paternelle. Quand, au cours des examens familiaux et familiaux que vous subissez ici sous l'œil de vos parents, un passant, gracieusement

accueilli, a la bonne fortune de voir un professeur qui interroge comme un père, et une maman qui suit vos réponses comme un professeur, il pense que l'on vous fait travailler à la maison dans le même sens qu'à l'École en pleine harmonie avec les maîtres. »

L'orateur a compris notre désir d'exercer une influence morale sur la jeunesse qui nous est confiée et il s'y est pleinement associé : « Ah! que

vous avez raison, familles et maîtres que je vois ligüés ici pour la même cause, de vouloir qu'on élève cette jeunesse à l'action vigoureuse et honnête ! Que vous avez raison de lui mettre aux mains les armes les plus perfectionnées du savoir, et au cœur une volonté digne des plus beaux exemples que nous ait lé-



M. MARCEL DUBOIS

gués le passé !... Tout ce que j'ai vu et entendu, au cours de quelques visites, m'a prouvé que vos maîtres ont le soin constant de vous donner une instruction à la fois élevée et pratique, et d'appuyer une telle instruction sur de solides fondements moraux. Ils vous veulent capables d'entrer le front haut, et vaillants dès la première heure, dans la mêlée des intérêts du siècle, utiles à vos familles et à votre patrie. »

Nos jeunes amis prendront à cœur l'appel que leur a adressé M. Dubois : « A vous de faire encore mieux valoir et aimer votre École qui, jeune encore, a déjà fourni à votre patrie nombre d'hommes de progrès et d'hommes de cœur. »

M. ALBERT SOREL

L'année suivante, en 1895, le 27 juillet, la séance solennelle a été présidée par M. Albert Sorel, le savant et aimable académicien. Il a bien voulu descendre des hautes sphères où il déploie une activité si féconde pour donner quelques instants à notre modeste École.



M. ALBERT SOREL

Il s'est empressé de déclarer que c'était pour lui une occasion de témoigner publiquement à l'École Alsacienne « une sympathie qui est aussi vieille que l'École elle-même ».

M. Albert Sorel a trouvé inutile de justifier notre raison d'être à côté des établissements universitaires. « Vous avez fondé », dit-il, « cette chose rare en notre temps : une institution laïque et libre, voisine et amie de l'Université, éclaireur et auxiliaire de ce grand corps, que sa dignité même, l'ampleur de ses mouvements, le retentissement et la conséquence de ses moindres actes, obligent à n'avancer qu'avec mesure. L'Université est la métropole, vous êtes une compagnie de colonisation. Vous avez été des premiers à donner le bon exemple et personne ne l'a donné autant que vous. »

M. Albert Sorel est, lui aussi, préoccupé de l'enseignement moderne dont il ne nie pas la nécessité, mais qui, tel qu'il est constitué, ne répond pas à ce qu'on en attendait. Il n'a parlé,